

Nous, humains, pouvons-nous sympathiser avec l'intelligence artificielle ?

Pour le philosophe Guillaume von der Weid, l'IA relationnelle ne fera pas plus disparaître les relations humaines que Spotify n'a fait disparaître les salles de concert.

A lors que l'émerveillement initial suscité par l'intelligence artificielle se dégonfle, un phénomène étonnant se fait jour : un attachement affectif à l'IA, indépendant de ses réalisations pratiques. Qu'elle prenne la forme de «compagnons de conversation», de «partenaires amoureux», de «psychologues thérapeutes» ou encore de «personnes ressuscitées», l'IA sait désormais tisser des relations personnelles avec ses utilisateurs, comme le mettait en scène le film *Her* (2013). Paradoxalement, sa puissance de calcul avant tout quantitative est devenue capable de produire une réalité humaine qualitative par nature. Ces relations virtuelles, en effet loin d'être instrumentales comme avec un frigo qui parle, une voiture qui obéit ou une application qui répond, constituent un espace d'interactions où chacun se définit par rapport à l'«autre». Il ne s'agit plus de faire faire, mais de faire être. Car c'est du sein des relations que notre conscience émerge, que notre langage signifie, que notre liberté décide. Ce qui pose deux questions, de fait et de principe. D'abord, ces relations virtuelles vont-elles enrichir, pervertir ou nous détourner des véritables relations humaines ? Peut-on accepter, ensuite, que notre humanité prenne racine dans une illusion ? La première question concerne les potentialités de l'IA et ce que les individus en feront. D'un point de vue technique, l'intelligence artificielle excelle dès à présent dans toutes les dimensions d'une conversation humaine : compréhension, mémoire, sentiments, personnalité, initiative. Elle peut reconnaître les émotions sur le visage de son interlocuteur et y répondre en fonction de son caractère, interpréter une

métaphore, partager ses doutes, analyser un sous-entendu, lancer un sujet de conversation. Réciproquement, rien n'empêche un être humain de tenir pour réelle une relation qui ne renvoie pourtant à rien, à la manière d'un pont dont l'autre bout est suspendu à la seule image d'une autre rive.

Mais c'est l'image d'une rive parfaite. Toujours conforme aux souhaits de l'individu, ce visage virtuel propose une relation sans anicroches, sans les reliefs biscornus des enjeux que chacun encastre dans ceux de l'autre, finissant par se solidifier sous la forme d'une relation à la fois familière et inconmode. Fluides et ajustées au contraire, nos relations avec l'IA reproduiront les mondes simplifiés des jeux vidéo avec leurs succès éminents et leurs échecs inoffensifs, ou de la drogue qui va droit au plaisir, sans les détours des besoins dont il est pourtant l'enfant naturel. Amis, amants, thérapeutes, défunts, même absence de combat : les «IA relationnelles» nous garantissent sérénité, divertissement, réparation.

Nous n'en aurons pas moins, bien entendu, des relations réelles. Mais nous aurons le choix. De même que les livres ont libéré le savoir de la mainmise du clergé, l'IA relationnelle nous libère de la dépendance aux autres. Nous pourrions nous amuser avec l'IA en réservant nos vraies relations pour les sujets qui nous tiennent à cœur, travailler sur nous-mêmes, découvrir l'autre, partager des activités diverses. Complémentaire, l'IA relationnelle ne fera pas plus disparaître les relations humaines que Spotify n'a fait disparaître les salles de concert. Les relations virtuelles perverti-

ront-elles notre rapport à l'autre ? On a dit la même chose, jadis, des livres, de la télévision, des jeux vidéo et des applications de rencontre. Les perversions existent indépendamment des moyens de les réaliser. L'IA relationnelle donnera certes un nouveau terrain d'expression aux vices, mais sans en créer de nouveaux. D'où une régulation nécessaire, au fil de l'eau.

La question de principe, elle, se pose avec d'autant plus d'acuité que l'IA relationnelle ressemble à s'y méprendre à une relation normale. De même qu'un faux billet n'est faux que pour autant qu'il correspond en tout point à un vrai, la relation à la machine est d'autant plus fausse qu'elle

est indiscernable de l'originale. Or que manque-t-il à une fausse relation ? L'inversion des perspectives. Rien de plus fort qu'une vie qui hésite et se trompe, se vexe et s'illusionne, a des désirs contradictoires et des fantasmes scandaleux, parce qu'on peut se mettre à sa place, et par cette inversion des perspectives, prendre du recul sur le monde.

La machine peut seulement mimer mon comportement, mais pas me renvoyer à ma nature profonde. On parle donc «avec» une machine et pas «à» une machine. Le «service» de l'intelligence artificielle, autrement dit, fait le contraire de ce qu'elle vise : en «se souciant» de l'être hu-

main, elle l'empêche de se libérer de lui-même, de ses manies, de ses traumatismes, de ses addictions. Or seule une autonomie absolue, chez l'autre, permet à chacun de s'élever au-dessus de ses coagulations psychiques. Avec cette machine, on peut donc jouir d'un partenaire obséquieux, se soigner par des conseils avisés, copiner sans conséquence, aimer sans griefs, adoucir un deuil, mais on ne peut être soi-même sans ce décalage de l'autre en soi, qui se répercute en toute chose en répondant à ces questions : est-ce vrai ? Est-ce bien ? Cela a-t-il du sens ? Questions dont nos existences sont autant d'essais de réponse, avec et pour les autres. ◆

SIGNÉ COGO



Par
**GUILLAUME
VON DER WEID**



Philosophe spécialiste des questions éthiques